

Voici une petite sélection de quelques uns de mes écrits.
Je vous l'assure, ce n'en est qu'une petite.
Eh puis, si vous êtes arrivé(e)s jusque-là,
Autant satisfaire votre curiosité.
N'est-ce-pas ? =')

Ces textes n'ont jamais eu vocation à être publiés.
Il se peut donc qu'il y ait des coquilles non-corrigées.

Bonne lecture ;-)

- 1) Court métrage (scénario pour cinéma) – p.2
 - Émile – p.3
- 2) Saynètes (théâtre) – p.21
 - La ligne 2 – p.22
 - La maison – p.23
 - Squateur de square – p.25
 - Saint-Pierre et la débile – p.27
 - Les emmerdeurs des petits rien – p.30
 - À la recherche du Dr.Amstrong – p.32
 - La premier petit nègre – p.34
- 3) Poésie – p.37
 - L'auteur – p.38
 - La valse des lions – p.39
 - Les premières lueurs – p.40
 - Ceux qui passent – p.41
- 4) Chansons (chantées à la guitare) – p.42
 - Les petits poneys – p.43
 - Fleur du matin – p.45
 - Hymne à Larrun – p.47

1) Court métrage

(scénario pour cinéma)

Émile

1 - OUVERTURE (EXT/JOUR)

Musique et vues sur la ville de Nantes (les ponts). La caméra suit Émile. Il monte dans un tram.

METTEUR EN SCÈNE (*en off*) – Allez on reprend ! Silence sur le plateau !

2 - SCÈNE 2 (INT/JOUR)

Salle de répétition théâtrale, deux comédiens debout sur scène, plusieurs couchés jouant des morts, un metteur en scène attentif au jeu de la scène côté public, avec le reste de la troupe observatrice.

METTEUR EN SCÈNE – Lumière !

ÉMILE (*en chef rebelle*) – Je te vaincrai dans ce duel, vil tyran ! Après tout le sang que tu as fait couler, celui de ma femme et de mes enfants, ton heure arrive enfin baron !

COMÉDIEN (*en tyran*) – Ah ! Mais quelle autre calomnie prononces-tu là ? Qui d'entre nous deux est le plus infâme, vulgaire petit morveux ? Tu te pares d'un voile de fumée depuis le commencement ! Tous ces hommes que tu as tués pour arriver jusqu'à moi, crois-tu qu'ils n'avaient point de famille ? Crois-tu qu'il n'existait aucune femme ni aucun enfant qui les attendaient chez eux, et qu'ils chérissaient comme la prunelle de leurs yeux ? Eux aussi, tôt ou tard, voudront se venger de toi ! Tiens donc cela pour certain !

ÉMILE – Ils étaient tes hommes de main ! Ils savaient parfaitement ce qu'ils faisaient, et les risques qu'ils prenaient ! Ils participaient pleinement à la terreur que tu menais, et avaient donc

leur part de responsabilité Nous n'avons pas le même sang sur les mains. Puissent-ils par mon acte être pardonnés ! Mais toi, toi ! Toi, la tête de tout ce mal, jamais tu ne le seras. Tu m'entends ? Jamais !

COMÉDIEN – Qu'il en soit ainsi ! – (*rires*) – Mais dis moi donc, les tiens ne savaient-ils pas aussi à quoi ils s'exposaient en se dressant contre l'empire que j'ai bâti ? N'auraient-ils pas pu éviter l'inutilité et la douleur de tout ce sang et de toutes ces larmes ? Vous prétendez vous insurger par justice, mais c'est à vous-mêmes que vous mentez le mieux. C'est votre orgueil et votre colère qui vous aveuglent, toi et tout ceux de ton espèce ! Vous êtes restés des enfants qui refusent de grandir, d'accepter les règles de ce monde. Vous les rejetez comme vous rejetteriez une autorité parentale qui vous est insupportable.

ÉMILE – Ce sont donc tes dernières paroles ? De simples enfants capricieux qui n'ont pas su s'arrêter de jouer ? Si c'est le point final que tu poses à ta conscience pour nous nommer, nous tes plus fervents ennemis, alors soit, ce sera-là l'ultime compréhension que tu emporteras avec toi. Ta tombe restera une tombe. Qu'importe sa contenance, elle servira toujours à nier ton monde et à affirmer la beauté de celui qui vient.

COMÉDIEN – Ah oui ? Et qu'est-ce qui t'assure que vous ferrez mieux que moi ? Quelle garantie as-tu que ce qui viendra après sera meilleur ? Hein ? Absolument rien. Rien du tout. Et c'est sur ce néant, ce gouffre d'incertitude, que vous mettez le monde à feu et à sang ! J'avais un projet pour ce peuple, mais voilà qu'au nom de votre idylle juvénile, vous avez assuré le chaos pour tous sur au moins deux générations. Non, vous ne valez certainement pas mieux que moi, vous et vos principes. En réalité, vous n'agissez que pour donner un sens à votre misérable existence, pour combler votre ennui et pour assouvir votre désir frustré de grandes choses !

ÉMILE – Tu parles beaucoup. Tes affabulations ne te sauveront pas, le sais-tu ?

COMÉDIEN – Crois-tu que je cherche à être sauvé ? Cesse seulement tes balivernes puisque tu as l'audace de penser que je palabre. Non, je veux simplement que tu te souviennes de cet instant où je te mets en garde tandis que tu me traites de fantaisiste. Vous verrez combien vos principes voleront en milles éclats quand ils entreront en collision avec le monde tel qu'il est réellement. Avec les hommes tels qu'ils sont, et non comme vous voudriez qu'ils soient. Lorsque vous verrez s'écrouler votre féerie, parce que vous aurez mis tout votre espoir en un songe, vous transgresserez toutes les valeurs que vous clamez si haut et si fort aujourd'hui pour sauver votre

ordre. Vous appellerez le monde à rêver encore avec vous, mais le monde volage ce sera déjà lassé. Aussitôt que vous devrez décider, celui-ci ira vous faire pousser des cornes ailleurs. L'écho de vos supplications recouvrira en vain toute la terre, car rien y fera. La terre restera sourde à vos voix. Et qu'aurez-vous alors en face de vous ? Le simple reflet de vous-mêmes. Et vous le reconnaîtrez ! Ce fantôme en une chimère dont vous savez toute la vacuité. Contre lui, vos principes et vos inventions se briseront comme de l'eau sur des rochers. Vous ferez comme n'importe qui. Vous calculerez vos chances. Puis, au dernier moment, quand vous comprendrez que l'erreur n'a pas été de résister la seconde fois, mais la première, vous avertirez ce fantôme de son inéluctable sort, dans le misérable espoir que ce fantôme puisse un jour souffrir de reconnaître ô combien il a eu tort. Rappelle-toi bien de cela.

ÉMILE – Tes mots sont comme du poison. Ils cesseront bientôt d'exercer leur venin sur ce monde, qui, ne demandant qu'à renaître de ses cendres, supporte ces derniers instants de supplice à t'écouter fulminer. Tes plans touchent définitivement à leur fin baron. Leur départ lavera ce monde, emmenant avec eux toutes les plaintes des honnêtes gens qui attendent pour vivre librement dans un monde juste.

COMÉDIEN – (*rires*) – Mais écoute-toi donc un peu ! Tu ne sais que salir et promettre. Tu n'as rien de mieux à me rétorquer ! Salir, et promettre, salir et promettre ! Ton discours tourne en rond. Et tu n'as rien de mieux pour la bonne et simple raison qu'au fond de toi, tu reconnais la véracité de mes propos. Allez va, finissons-en, veux-tu ? Voilà que je suis déjà las de ne pas t'entendre me répondre en homme d'honneur. Tu es bien avare de spectacle. J'aurais préféré être renversé par un cancre qui m'aurait au moins fait rire jusqu'au bout.

ÉMILE (*sortant son arme*) – Allez ! Bats-toi pour tes derniers instants corbeau ! Les damnés se sont enfin levés ! Debout, ils t'observent tomber tête haute ! Et, demain, ... !

METTEUR EN SCÈNE – STOP ! On arrête ! Ça va pas là.

COMÉDIEN – Quoi c'est moi ?

METTEUR EN SCÈNE – Nan, toi tu es parfait ma poule. C'est juste la fin là, le ton n'est pas bon, mais on verra ça la prochaine fois, c'est l'heure. Allez, tout le monde dehors. Et toujours la même chose, pour la prochaine fois, revoyez bien votre texte, il n'est pas encore assez su. Émile, je t'attends dehors, j'aimerais te parler cinq minutes s'il-te-plaît.

ÉMILE – Ça marche, à tout de suite.

Tout le monde sort ou se prépare à sortir.

3 - SCÈNE 3 (EXT/JOUR)

Les gens sortent. Le metteur en scène fume une cigarette sur le côté en attendant Émile qui le rejoint.

ÉMILE – Tu voulais me parler ?

METTEUR EN SCÈNE – Oui. – (*propose une cigarette en tendant son paquet*)

ÉMILE – Non merci.

METTEUR EN SCÈNE – Tu sais pourquoi ?

ÉMILE – Ça allait pas tout l'heure ?

METTEUR EN SCÈNE – Si, si, ça va. Enfin, y'a encore du travail mais rien d'insurmontable. Faudra qu'on travaille un peu plus les intentions de tes envolées lyriques quand tu lances le duel contre le baron, mais c'est pas pour ça que je voulais te parler.

ÉMILE – C'était pour quoi ?

METTEUR EN SCÈNE – (*plus soucieux*) – T'as pas vraiment l'air dans ton assiette depuis ces dernières semaines, et voulais juste savoir si tout allait bien pour toi en ce moment.

ÉMILE – (*un peu surpris*) – Ah, euh... Non, tout va bien. Je suis peut-être un peu fatigué en ce moment, mais rien de méchant.

METTEUR EN SCÈNE – T'es sûr ?

ÉMILE (*plus souriant*) – Je suis sûr.

METTEUR EN SCÈNE – Qu'est-ce-que tu penses de la pièce ? Elle te plaît ?

ÉMILE – Oui, j'aime beaucoup. Je suis pressé qu'on la joue.

METTEUR EN SCÈNE – (*regarde au loin*) – Ouais... Pressé moi j'sais pas. On manque de temps. – (*regarde de nouveau Émile dans les yeux*) – Tu sais, le festival d'Avignon, c'est pas rien. Si on arrive à y jouer, on sera plus vus pareil. Déjà, on pourra prétendre à jouer dans tous les petits théâtre de la ville, et peut-être même aux grands si la presse parle un peu de nous.

ÉMILE – Ouais, j'sais bien.

METTEUR EN SCÈNE – Ton rôle, c'est certainement le plus important à côté de celui des autres. Je voudrais pas te mettre la pression mais on compte tous sur toi dans l'équipe. Alors, tu sais, si y'a quelque chose dont t'aimerais me parler, n'hésite pas, j'suis là si t'as besoin.

ÉMILE – C'est gentil, merci, mais t'en fais pas, je vais bien. Et ouais pour mon rôle je suis conscient que j'ai une grosse responsabilité. Vous pouvez compter sur moi, je donnerai le meilleur.

METTEUR EN SCÈNE – (*donnant une tape amicale*) – Ça j'en doute pas mon ami. Allez, faut que je file. J'ai rendez-vous avec un membre du jury. Je te dis à la semaine prochaine ?

ÉMILE – Ouais ça marche, à la semaine pro. Bon courage !

METTEUR EN SCÈNE – Merci, ciao !

ÉMILE – Ciao !

Ils se quittent. La caméra suit Émile, un court instant, qui marche, pensif, en mettant ses écouteurs. On entend la musique sortir des écouteurs.

4 - SCÈNE 4 (EXT/JOUR)

Émile attend le tram. On entend toujours la musique des sortir écouteurs. Il monte dans un tram pour rentrer chez lui. Les portes se ferment. Le tram part.

Émile est dans le tram et se tient à une barre. Les écouteurs toujours dans les oreilles, il a l'air plus soucieux.

Le tram s'arrête. Émile sort du tram. La caméra suit Émile qui rentre chez lui. On entend toujours le bruit sortir des écouteurs. Une sonnerie indique qu'il vient de recevoir un SMS. Émile sort son téléphone en marchant, puis voyant la provenance du message, il s'arrête. Sur le téléphone en discussion :

ANDRES – Hola. Tenemos que vernos. Vente a casa a las vente. Vale ?

→ *Salut. Faut qu'on se voit. Ramène à la maison à vingt heure. Ça marche ?*

ÉMILE – Ya recibiste todo ?

→ *Tu as tout reçu ?*

ANDRES – Claro. Pues ?

→ *Bien sûr. Alors ?*

ÉMILE – Vale. Pero no tendre mucho tiempo. Tendremos que hacer rapido porfa. A que hora y a que lugar en la casa ?

→ *Ça marche. Mais je n'aurai pas beaucoup de temps. On devra faire rapidement s'il-te-plaît. À quelle heure et à quel endroit à la maison ?*

ANDRES – Yo tampoco, no te preocupes. Vente como de costumbre, me veras. Nos vemos.

→ *Moi non plus, t'en fais pas. Viens comme d'habitude, tu me verras. À ce soir.*

ÉMILE – □ □

→ *(smiley pouce vers le haut)*

Émile range son téléphone et reprend sa marche. La caméra est en plan fixe sur lui qui s'éloigne.

5 – Scène 5 (INT/JOUR)

Émile est chez lui, on voit son immeuble. Il est dans sa cuisine et se prépare à manger. Il a l'air un peu pressé. Son téléphone sonne, il décroche. On entend la voix sortir du téléphone.

ÉMILE – Allô ?

VOIX – Salamou 3aleikoum wa rahmatoullah wa barakatouh ! – *(rire léger)* – Ki rik khoya ?
→ *Que la paix, la miséricorde et la bénédiction de Dieu soit sur toi ! – (rire léger) – Comment tu vas mon frère ?*

ÉMILE *(avec un accent français)* – Lebes. O tsina ?
→ *Ça va. Et toi ?*

VOIX – Ana 3aya, elhamdoullah !
→ *Moi bien, par la grâce de Dieu !*

ÉMILE – Asam kayen ?
→ *Que se passe-t-il ?*

VOIX – Tsina tsa'seni asam kayen ? Walah mreha adi'iya ! Ana n'sa'selek asam kayen, ya would el kelb ! W3alech mat 3aitnich ?
→ *C'est toi qui me demande ce qu'il se passe ? C'est la meilleure celle-là ! C'est moi qui devrait te demander ce qu'il se passe, enfant de chien ! Pourquoi tu ne m'as pas appelé ?*

ÉMILE – Etlek, n3aitlek ki wousel el balisa.
→ *Je te l'ai dit, je t'appelle quand arrive la valise.*

VOIX – O oukhtech i wousel, ya zebi ? Adi telts' soua ou hna natsnaou !
→ *Et quand est-ce-qu'il arrive bordel ? Ça fait trois semaines qu'on attend !*

ÉMILE – Etlek ada mechi meni.
→ *Je t'ai dit, ça ne dépend pas de moi.*

VOIX – Antsa walou ma manek.

→ *Toi, rien ne dépend de toi , hein !*

ÉMILE – Na refdou lioum fel'lil. 3andek azâr.

→ *Je le récupère ce soir. Tu as de la chance.*

VOIX – Lik ghalet khoya. Tsina li 3andek azâr. Ana tsa ouahad ma khilini n'tsana ayda.

→ *Tu te trompes mon frère. C'est toi qui a de la chance. Personne ne me fait attendre comme ça.*

ÉMILE – Ou ken koulchi i foots raya, i koun 3andek 3andel tnach ta3 lil.

→ *Si tout se passe bien, tu l'auras à minuit.*

VOIX – Kima madari ?

→ *Comme d'habitude ?*

ÉMILE – Kima madari.

→ *Comme d'habitude.*

VOIX – Met khiyebnich.

→ *Ne me déçois pas.*

Ça raccroche. Émile n'est pas confiant. Il reprend sa cuisine plus lentement, sans intérêt, en pensant à autre chose.

6 – Scène 6 (EXT/NUIT)

Émile remonte la rue Henri IV vers la place Louis XVI. Il est stressé. Il prend la rue Maréchal Joffre et la rue Lebrun. Il entre dans un bar. On voit « La maison ». Il ralentit le pas et regarde autour de lui. Un homme dans l'ombre assis à une table se manifeste.

ANDRES – Aqui hermano.

→ *Ici mon frère.*

Émile le rejoint. On ne voit pas le visage d'Andres.

ANDRES – Hola Emilio. Como estas ? Pareces cansado. – *(au serveur qui passe, avec un accent sud-américain)* – Deux petits cafés s'il-vous-plaît Monsieur.

→ *Salut Émile. Comment ça va ? Tu as l'air fatigué. Deux petits cafés s'il-vous-plaît Monsieur.*

SERVEUR – Je vous ramène ça tout de suite Messieurs.

ÉMILE – Poquito cansado si. Pero estoy bien, no te preocupes.

→ *Un petit peu fatigué oui. Mais je vais bien, ne t'en fais pas.*

SERVEUR – *(au loin)* – Deux petits cafés pour la petite table sur la terrasse s'te-plaît !

ÉMILE – Y tu siempre en forma no ?

→ *Et toi toujours en forme n'est-ce-pas ?*

ANDRES – Como dices. Bueno, bueno... No quiero ponerte mas presion, pero como lo sabes, esa vez, no tenemos el derecho de equivocarnos. Hay de masiado en juego.

→ *Comme tu dis. Bon, bon...Je ne veux pas te mettre plus de pression, mais comme tu le sais, cette fois, nous n'avons pas le droit de nous tromper. Il y a trop en jeu.*

ÉMILE – Ya se. Jamas cometi errores. Todo va pasar bien, como siempre.

→ *Je le sais. Je n'ai jamais commis d'erreurs. Tout se passera bien, comme à chaque fois.*

ANDRES – Espero.

→ *Je l'espère.*

ÉMILE – Tienes la maleta ?

→ *Tu as la valise ?*

ANDRES – Esta debajo de la mesa. Te la tomaras saliendo.

→ *C'est sous la table. Tu la prendras en sortant.*

ÉMILE – *(après avoir jeté un coup d'œil sous la table)* – Es una mochila.

→ *C'est un sac.*

ANDRES – Si, cambiaron al ultimo momento para mas seguridad.

→ *Oui, ils ont changé au dernier moment pour plus de sécurité.*

ÉMILE – Y no dijiste nada ?

→ *Et tu n'as rien dit ?*

ANDRES – Yo no sabia hermano.

→ *Je ne le savais pas mon frère.*

ÉMILE – Bueno... Diles que esos cambios son precisamente lo que puede traicionarme. Los hombres con quienes trato no son monaguillos. Y especialmente con el que estoy en contacto.

→ *Bon... Dis leur que ce genre de changements sont précisément ce qui peut me griller. Les hommes avec qui je traite ne sont pas des enfants de chœur. Et particulièrement celui avec lequel je suis en contact.*

ANDRES – Pues dile que eso no era de tu responsabilidad. Que tus socios no sabian que era importante la forma del paquete.

→ *Eh bien alors dis lui que ça ne relevait pas de toi. Que tes associés ne savaient pas que la forme du colis était importante.*

ÉMILE – No me estas entendiendo tío. Se supone que ustedes cumplen mis instrucciones. Te dije, ese idiota esta totalmente paranoico. Quiere saber todo el desarrollo de la operacion, para que todo suceda como el escogio. Si le digo eso, hay dos posibilidades para el. Es decir, o piensa que no lo tomo en serio, o peor, que no le dije la verdad y que solo soy un ejecutor. Digo peor, pero en los dos casos eso significa que no puede confiar en mi, y me puede matar para menos que eso. Ya que lo hicimos esperar mucho eh.

→ *Tu ne m'as pas compris l'ami. Vous êtes supposément censés obéir à ce que je vous demande. Je t'ai dit que cet idiot était complètement paranoïaque. Il veut connaître tout le déroulement de l'opération, pour que tout se passe comme il l'a décidé. Si je lui dis ça, il y a deux possibilités pour lui. À savoir, soit il pense que je ne le prends pas au sérieux, ou pire, que je ne lui ait pas dit la vérité et que je ne suis qu'un exécutant. Je dis pire, mais dans les deux cas ça signifie qu'il ne peut pas me faire confiance, et il peut me tuer pour moins que ça. Déjà qu'on l'a fait attendre longtemps hein.*

SERVEUR – *(déposant les cafés)* – Et deux petits cafés pour vous. Bonne dégustation.

ANDRES – Merci.

Un temps.

ÉMILE – Putain de merde... Pongo mi pinche vida en peligro para la organizacion, y ellos no toman mis avisos en serio ? Que tengo que pensar de eso Andres ?

→ *Putain de merde... Je mets en danger ma putain de vie pour l'organisation, et eux, ils ne prennent pas mes avertissement au sérieux ? Qu'est-ce-que je dois penser de ça Andres ?*

ANDRES – Escucha, lo siento. En serio, lo lamento mucho. Si hubiera sido yo atras de esa operacion, jamas hubiera pasado asi. Pero tienes entender. No es que no tomen en serio tus avisos, te estas equivocando. La situacion esta muy delicada y los riegos para que nuestros objetivos sean comprometidos son muy grandes. Preferian asegurar el camino asta aqui, para que el paquete no sea interceptado antes.

→ *Écoute, je suis désolé. Sérieusement, je suis vraiment désolé. Si ça avait été moi derrière cette opération, ça ne se serait jamais passé comme ça. Mais tu dois comprendre. Ce n'est pas qu'il ne prennent pas au sérieux tes avertissements, tu te trompes. La situation est très délicate, et les risques pour que nos objectifs soient compromis sont très grands. Ils ont préféré assurer le chemin jusqu'ici, pour que le colis ne soit pas intercepté avant.*

ÉMILE – Y ponerme en peligro de muerte. Mejor, claro.

→ *Et me mettre en danger de mort. C'est mieux, c'est sûr.*

Un temps.

ANDRES – Todo pasara bien.

→ *Tout se passera bien.*

ÉMILE – Si lo dices.

→ *Si tu le dis.*

Un temps.

ANDRES – Emilio. El mundo esta temblando. Sabes lo que esta pasando en los Estados Unidos en ese momento ?

→ *Émile. Le monde est train de trembler. Sais-tu ce qu'il se passe aux États-Unis en ce moment ?*

ÉMILE – Solo tengo una vida Andres ! Ahorita me vale puta madre lo que esta pasando aya, en el mundo, o no se en cual pinche lugar de mierda !

→ *Je n'ai qu'une vie Andres ! À l'heure qu'il est, je me contrefout de ce qui est en train de se passer là-bas, dans le monde, ou je ne sais dans quel putain d'endroit de merde !*

Émile se rend compte que les gens dans le bar le regardent, et qu'il s'est trop emporté. Il se calme le temps d'un silence.

ÉMILE – Claro que se lo que esta pasando. Que pregunta. Porque haria todo eso si no sabia ?

→ *Bien sûr que je sais ce qu'il se passe. Quelle question. Pourquoi ferai-je tout ça si je ne savais pas ?*

Un temps.

ANDRES – Al principio no queria que te metes en esto Emilio. Queria ir de mi mismo, aun que no era la mejor persona para eso, nada mas. Te lo recuerdas, no ?

→ *Au début, je ne voulais pas que tu te mouilles là-dedans Émile. Je voulais y aller moi-même, même, même si je n'étais pas la meilleure personne pour ça, rien de plus. Tu t'en souviens, non ?*

ÉMILE – Si me lo recuerdo.

→ *Oui je m'en souviens.*

ANDRES – Ellos estan entre nos peores enemigos. Son personas que decidieron traicionar a sus campamento de la peor manera que sea, y asi actuan como los peores tiranos de ese mundo. En regla general, no deberiamos pasar por ellos, pero la situacion esta sin precedentes. La burguesia y sus perros de la policia estan al acecho como nunca antes. Todo el internet esta controlado, y tienen los mejores criptologistas de sus lados. Igual para el correo y la mercancia legal, en todo el pinche planeta. El unico camino que no pueden directamente controlar, es el de la mercancia ilegal. Los traficantes siempre tuvieron privilegios, y lo sabias. Tienen que estar aceptados, pero no nadie tiene que verlo. Eso excluye el control por los pequeños soldados. Pasar por los traficantes era la unica manera de pasar los codigos al international.

→ *Ces gens comptent parmi nos pire ennemis. Ce sont des personnes qui ont décidé de trahier*

leur camp de la pire manière qu'il soit, et ainsi ils agissent comme les pires tyrans de ce monde. En règle générale, nous ne devrions pas passer par eux, mais la situation est inédite. La bourgeoisie et ses chiens de la police sont aux aguets comme jamais auparavant. Tout internet est contrôlé, et ils ont les meilleurs cryptologues de leur côté. Pareil pour le courrier et la marchandise légale, sur toute la putain de planète. Le seul chemin qu'ils ne peuvent pas directement contrôler, c'est la marchandise illégale. Les trafiquants ont toujours eu des privilèges, tu le savais. Ils doivent être acceptés, mais personne ne doit le voir. Ceci exclut le contrôle par les petits soldats. Passer par les trafiquants était le seul moyen les codes à l'internationale.

ÉMILE – Ya se todo eso Andres.

→ *Je sais déjà tout ça Andres.*

ANDRES – Necesitabamos alguien pasar para establecer el contacto aquí. Y aun que estabas la persona la mas adecuada para conducir la operacion, y que sabes cuanto espero ese momento de una posible revolucion a la escala mundial, no queria escogerte para ese trabajo. Pero insistaste hermano. Insistaste mucho. Y ya estamos. Si tienes miedo, tienes que saber que yo tambien. Si puede tranquilizarte, da te cuenta que muchos compañeros de la organizacion tomaron muchos riesgos para que el paquete llegue asta ti.

→ *Nous avons besoin de quelqu'un pour établir le contact ici. Et même si tu étais la personne la plus adéquate pour conduire l'opération, et que tu sais combien j'attends ce moment d'une possible révolution à l'échelle mondiale, je ne voulais pas te choisir pour ce travail. Mais tu as insisté mon frère. Tu as beaucoup insisté. Et maintenant nous y sommes. Si tu as peur, sache que moi aussi. Si ça peut te rassurer, dis-toi que de nombreux copains de l'organisation ont pris d'énormes risques pour que le colis arrive jusqu'à toi.*

ÉMILE – Sabia que esperar. Pero no esperaba que el peligro veniera de un riesgo conscientemente tomado por la organizacion.

→ *Je savais à quoi m'attendre. Mais je ne m'attendais pas à ce que le danger viendrait d'un risque consciemment pris par l'organisation.*

ANDRES – Tienes que entender lo que esta en juego, como lo entendiste cuando escogiste asumir esa responsabilidad. Ahora es demasiado tarde para dar marcha atras.

→ *Tu dois comprendre ce qui est en jeu, comme tu l'as compris lorsque tu as choisi d'assumer cette responsabilité. Maintenant il est trop tard pour faire machine arrière.*

ÉMILE – (*en colère qu'on puisse laisse entendre ça de lui*) – Jamas considere que dar marcha atras era una posibilidad.

→ *Je n'ai jamais considéré que faire marche arrière était une possibilité.*

ANDRES – Bueno.

→ *Bien.*

Un temps.

ANDRES – Quieres una pistola ?

→ *Tu veux un flingue ?*

ÉMILE – No gracias. No lo necesitare. A lo mejor, talves todo pasara bien. Creo que la gusto ese cabron. Solo tendre que no contactar a ninguno de nosotros durante un mes minimo para esa mierda.

→ *Non merci. Je n'en aurai pas besoin. Dans le meilleur des cas, peut-être que tout se passera bien. Je crois qu'il m'a à la bonne ce connard. Je devrais seulement ne contacter personne d'entre nous durant un mois minimum pour cette merde.*

ANDRES – Ten cuidado.

→ *Fais attention à toi.*

ÉMILE – (*ironique*) – No olvidare. – (*en se levant*) – Gracias para el café.

→ *Je n'oublierai pas. Merci pour le café.*

Émile se saisit de du sac qui se trouve sous la table.

ANDRES – (*alors qu'Émile est presque déjà parti*) – De nada.

→ *De rien.*

La cámara reste sur Andres qui finit d'un coup le reste de café qu'il lui restait, et la scène se coupe.

7 – Scène 7 (EXT/INT/NUIT)

Émile marche dans les rues de Nantes. Il entre dans une épicerie. La caméra le suit. Il prend une petite bouteille de bière et cherche quelque chose qu'il ne trouve. Il s'aperçoit que la bouteille qu'il cherche se trouve derrière le comptoir de la caisse. Il va donc à la caisse. Il s'adresse à l'épicier.

ÉMILE – (*en déposant la bouteille de bière sur le comptoir*) – A3tini ar3a tsa3 Bacardi allah ey khalik. – (*ou autre bouteille d'alcool fort*)

→ *Donne moi une bouteille une bouteille de Bacardi s'il-te-plaît.*

L'ÉPICIER – (*constatant la bouteille de bière sur le comptoir*) – Seba3 o 3achrin o nes.

→ *C'est vingt-sept cinquante.*

Émile prends l'argent en espèce dans son porte-monnaie.

ÉMILE – (*tendant l'argent*) – Khod.

→ *Tiens.*

L'épicier prend l'argent et dépose la bouteille sur le comptoir.

ÉMILE – (*prenant la bouteille*) – Sahets 3ami. – (*commençant à sortir*) – Bk'a 3ala khir.

→ *Merci tonton. Au revoir.*

Émile se dirige vers la porte, et prend la poignée. On le voit ensuite sortir sur un plan fixe caméra à l'extérieur. On le voit marcher vers la sortie du plan en rangeant les bouteilles dans son sac. Il sort du plan fixe.

8 – Scène 8 (EXT/NUIT)

Émile est en marche vers le lieu de rendez-vous pour le dépôt. En arrivant dans le square Davier, près du quai de la Fosse, avec le sac, il envoie un message.

ÉMILE – Rani jei. Rani la'na mena zouj tk'a yak'.

→ *J'arrive. Je suis là dans deux minutes.*

LE CONTACT – Goul li kit tawsel.

→ *Dis moi quand tu y es.*

Émile presse le pas. Une fois arrivé, il renvoie un message.

ÉMILE – Ça yé. Rani wsalt.

→ *Ça y est. J'y suis.*

LE CONTACT – Saha. Na3mlou kima madari.

→ *Bien. On fait comme d'habitude.*

Émile lance son chronomètre, puis il sort la bouteille d'alcool fort, l'ouvre, range le bouchon dans sa poche, et vide discrètement la moitié par terre (ou dans un buisson). Il s'assoit sur un banc et mets le sac à côté de lui. Il sort s'allume une cigarette. La tension est palpable. Il regarde autour de lui. Il regarde son chronomètre, et à nouveau autour de lui. Il prend une belle lampée d'alcool. Il observe son chronomètre. À deux minutes et vingt-deux secondes exactement, il arrête le chronomètre. Il écrase rapidement sa cigarette sur le sol, place le sac sous le banc sur le côté, et monte sur le banc la bouteille à la main, et l'air complètement soûl sur-joué.

ÉMILE – (*en chantant très fort, l'air très soûl*) – Koulchi totats mleh, o totsi lala'oum !

→ *Toutes les tartes sont bonnes, et la mienne plus que les autres !*

À ce moment-là, on entend au loin un youyou (d'une rue sombre adjacente, d'un appartement sombre dont le balcon est ouvert, ou autre, l'important étant qu'on ne voit pas qui le fait et qu'on sache seulement d'où ça vient). À l'écoute du youyou prenant fin, Émile descend du banc et s'en va empressé tête basse, le regard inquiet. La caméra le montre un peu, mais revient sur le sac qui est sous le banc, en plan fixe, et la scène prend fin.

9 – Scène 9 (EXT/NUIT)

Émile attend assis sur un banc du boulevard François Blancho, côté Loire. Il est très stressé. Il semble attendre quelqu'un. On entend et on voit une Golf 6 arriver un peu

rapidement au loin sur un rond point. Elle s'arrête à hauteur d'Émile. Émile ne bouge pas, rien ne se passe pendant un temps. La vitre arrière descend. Un homme cagoulé est derrière. Il se fixe du regard un court instant, puis il sort un Uzi (*ou une autre arme, mais idéalement un Uzi*) qu'il point sur Émile, toujours en le fixant. Les deux se fixent toujours du regard. La caméra fixe, fixe l'homme, puis refixe Émile. On entend un cœur battre. La caméra prend un angle plus distant où on les voit de derrière la voiture, avec le Uzi qui dépasse. On aperçoit le Uzi rentrer dans la voiture. Le cœur s'arrête de battre. On entend la vitre remonter, la caméra change d'angle avant que la vitre ait fini de remonter jusqu'au bout, pour qu'on voit l'homme cagoulé continuer de fixer Émile. La caméra fixe Émile qui continue de fixer l'homme cagoulé et la vitre qui remonte hors plan. On commence à entendre la voiture démarrer sèchement hors plan, et la caméra remonte rapidement la voiture pour qu'on la voit partir. On la voit disparaître à un rond-point. La caméra retourne sur Émile qui souffle et, se levant, il réalise ce qu'il vient de se passer. On entend un le téléphone sonner un message SMS. Il sort son téléphone.

LE CONTACT – Chouf, hadel marra ma3lich. Basah adil marra tsalia tbadel blanats.
→ *Pour cette fois, ça passe. Mais c'est la dernière fois que tu changes les plans.*

Émile range son téléphone. Reste un court moment fixe dans ses pensées, encore sous le choc. Il reprend un peu ses idées et ressort son téléphone. Il écrit à Andres.

ÉMILE – ☐ ☐
→ *(smiley tout est ok)*

ANDRES – *(en réponse immédiate)* – ☐ ☐
→ *(smiley pouce vers le haut)*

Émile range son téléphone. Reste encore un court moment fixe, les yeux vers le bas, puis relève la tête, regarde légèrement autour de lui, et s'en va. On entend une musique démarrer (Hugo TSR - *Iceberg*).

10 – Fermeture (EXT/NUIT)

Émile marche sur les bords de Loire et fume une cigarette. La musique continue. La caméra passe sur différents plans, épaule gauche, droite, devant décalé à gauche, devant

décalé à droite (*ordre des plans non-déterminé, mais on voit l'idée*). On le voit dans ses pensées à fumer sa cigarette. À un moment il s'arrête, et regarde au loin vers l'autre rive de la Loire, toujours fumant sa cigarette, puis reprend sa marche. Subitement, la caméra passe en plan fixe sur le côté (Émile donc le cadre à l'horizontal, d'un bout à l'autre), et au même moment la musique passe en mode musique qui sort des écouteurs. Pendant qu'il traverse le plan, et qu'on entend la musique sortir des écouteur, il faut qu'on entende le bruit de l'eau, de la ville (et pourquoi pas d'un canard). Émile sort du plan, on entend la musique qui sort des écouteurs s'éloigner. Un temps.

NOIR

Les derniers bruits restent encore un peu dans le noir avant que le générique ne commence avec de nouveau la musique *Iceberg* qui reprend normalement.

2) Saynètes

(théâtre)

La Ligne 2

Quatre (ou huit) personnes sur scène. Deux assises côte à côte face public sur la gauche, et deux autres de la même manière sur la droite (s'il y a huit personnes, les quatre autres seront assises dos à dos derrière les quatre personnes face public). Certains lisent, d'autres rêvassent ou écoutent de la musique. Il y en a un qui semble chercher quoi écrire, griffonnant, barrant, attentif aussi à son environnement. Un temps. On entend une voix suave :

- **Voix** : Arrêt : Saint-Mihiel. Attention à l'ouverture des portes.

Entre alors une jeune fille avec son chien en milieu de scène, sur l'espace laissé.

- **Voix** : Bienvenue à bord de la ligne 2. Ce tram a pour terminus : Gare de Pont-Rousseau.
- **La fille** : Bonjour Mesdames Messieurs, je suis désolée de faire ce discours et de déranger votre trajet, mais voilà, j'ai 22 ans, je suis à la rue, tous les jours j'appelle le 115, même plusieurs fois par jour, mais c'est toujours occupé, j'ai tout le temps le droit de rappeler ultérieurement, j'appelle, j'appelle, Gaïa reviens ici s'il-te-plaît jeune fille, du coup je dors dans la rue, donc ce soir ce sera dodo par terre aussi, alors voilà, mais les enfants qui vont à l'école je les entends le matin, ils demandent à leur maman, « pourquoi elle dort dans la rue la dame ? », donc moi je m'en vais parce que je veux pas faire peur aux enfants, et puis pour mon suivi thérapeutique aussi, c'est pas génial non plus il dit le docteur, Gaïa laisse la dame tranquille s'il-te-plaît elle n'a pas de croquette, alors voilà, si vous aviez une pièce, ou n'importe quoi pour aider, à manger, des croquettes, comme ça je pourrai peut-être pas dormir dehors cette nuit, et pourquoi je vous parle du suivi thérapeutique, en fait, c'est pour que je puisse me réinsérer dans le système, pour pouvoir être normal dans les, dans les mœurs de... de... ben de tout le monde quoi, c'est pour pouvoir m'en sortir, parce que je fais tout le nécessaire, vraiment, je fais tout tout bien, mais ça marche pas, et je sais pas où dormir cette nuit, alors voilà Mesdames Messieurs, désolé de vous déranger, mais des croquettes ce serait vraiment super, surtout quand on voit le prix que ça coûte hein, pour ceux qui ont des animaux, et pas le premier prix, parce qu'elle mange que de la gamme sup' Madame, y'a rien à faire, j'ai tout essayé, le premier prix elle mange pas, même après deux jours sans rien lui donner du tout, elle mange pas... Ouais, c'est comme ça...
- **Voix** : Arrêt : 50 otages. Attention à l'ouverture des portes.
- **La fille** : *(reprenant plus empressement par dessus la voix avant qu'elle ne termine)* – Donc voilà, désolé Mesdames messieurs, je fais appel à vous, et merci à vous pour la discussion. Au revoir et très bonne journée à vous.

La fille reprend son chien et sort. Celui qui écrivait semble très pensif, marqué par la scène qui vient de se dérouler devant lui. Les autres s'immobilisent totalement jusqu'à la fin.

- **Voix** : Bienvenue sur la ligne 2. Ce tram a pour terminus : Gare de Pont-Rousseau.

Les voyageurs restent immobiles comme des statues, à part l'auteur qui, à la fin de la voix, reprend immédiatement l'écriture avec concentration et détermination dans le geste et le regard.

La Maison

Deux hommes sont assis dans un salon. Chacun sur leur siège, ils lisent. Celui à gauche (A) face public tient son livre à l'envers des deux mains, sa posture est sans manière, et il est absorbé par ce qu'il lit ; tandis que celui à droite (B) face public tient son livre d'une main, presque du bout des doigts, droit, jambes croisées, faisant une moue arrogante et distanciée. On entend le bruit d'une horloge dans le fond qui indique le temps qui passe. À part cela, le silence règne.

Un temps, ils lisent.

- **A** – (fait un (des) bruit(s) avec sa langue (ou autre))
- **B** – (est dérangé, mais A ne le remarque pas)

Un temps, ils lisent.

- **A** – (refait un (des) bruit(s) avec sa langue (ou autre))
- **B** – (souffle)
- **A** – (lève la tête, mais n'a pas l'air de comprendre pour B souffle)

Un temps, ils lisent.

- **A** – (éclate de rire)
- **B** – (n'en supportant pas davantage) – Nah mais qu'est-ce-qu'il vous prend à la fin ?! Vous allez lire calmement oui ?!
- **A** – (surpris de cette réprimande dont il ne semble pas tout à fait sûr de comprendre la cause, se calme, soumis. Ils continuent de lire un temps. A, absorbé par son histoire, commence à sourire. Son sourire se met rapidement à tendre vers une envie de rire qu'il arrive à retenir non sans difficulté. La paume contre sa bouche, éloignant le livre de lui-même et détournant le regard, il est à deux doigts de succomber. Il arrive néanmoins à reprendre ses esprits en reprenant son souffle et en fermant les yeux. Mais dès qu'il se remet à lire, pris par le fil, l'envie de rire lui revient. Il se pince le nez mais, rien à faire : il pète du nez)
- **B** – (d'une colère mi-froide, se levant) – Ouh. Celle-là tu l'auras pas volée. – (gifle A sèchement)
- **A** – (traumatisé par cette gifle inattendue, regarde B avec une incompréhension douloureuse)
- **B** – (part se rasseoir, fier de lui, défoulé, très satisfait de sa gifle)

Ils se remettent à lire.

- **A** – (est abattu et ne semble plus être en mesure d'entrer dans l'histoire de son livre)
- **B** – (toujours très satisfait, il conserve son sourire narquois, et semble adorer sa lecture)
- **A** – (est en larme et n'arrive pas à reprendre ses esprits)
- **B** – (rit doucement)
- **A** – (à l'entente du rire, il étouffe un sanglot qui le prend)
→ Se répète trois fois en crescendo.
- **B** – (marre de voir que son rire ne lui permette pas d'obtenir le silence, il pose son livre par terre, se lève, s'approche de A, s'arrête devant lui, et avec une colère comme exaspérée) – Tu me gâches mon plaisir !

- **A** – (*cette réplique refait partir A dans des sanglots incontrôlés qu'il étouffe avec peine*)
- **B** – (*passé derrière A, sort une corde, soupire de manière résigner avant de passer à l'acte, et étrangle A avec la corde*)
- **A** – (*se débat, résiste, mais finit par s'écrouler*)
- **B** – (*part se rasseoir sur son siège, reprenant son livre puis sa lecture, avec une sorte de soulagement s'accompagnant d'un détachement méprisant*) – Ah, on est quand même mieux chez soi.

Squateur de square

Une femme est assise jambe croisée sur un banc, elle fume une cigarette le regard au loin, pensive. Un temps. Un homme entre. Il s'avance vers elle de manière hésitante mais avec une certaine jubilation qu'il retient, comme un enfant prêt à faire une bêtise. Il s'arrête à côté d'elle, debout. La femme jette un coup d'œil rapide du coin de l'œil, mais fait semblant de ne pas avoir remarqué l'homme. Un temps avant que l'homme ne se lance.

- **L'homme** : Bonsoir...
- **La femme** : (*prenant son temps avant de répondre, toisant l'homme du regard, avec jugement, répondant sans le regarder*) – Bonsoir...
- **L'homme** : (*enthousiasmé qu'elle lui réponde*) – C'est une belle petite soirée n'est-ce pas ? – (*un temps, la femme ne répond rien, ne le regarde même pas, il continue l'air nict*) – Il ne fait pas trop frisquet... alors que le ciel est dégagé hein ! Faut le dire ! – (*un court temps*) – On voit même un peu les étoiles qui...
- **La femme** : (*le coupant*) – Bon, qu'est-ce que vous me voulez ?
- **L'homme** : (*l'air plus fuyant, mais toujours avec l'excitation de l'enfant qui va faire une bêtise*) – Oh moi ?! Oh rien ! Enfin, si mais, mais bon... c'est pour euh... Comme ça là ? Oh non ! Quand même ! C'est plus pour euh – (*agitant sa main*) – ... Enfin ! Vous voyez quoi ?!
- **La femme** : (*s'apprêtant à dire non, armant une négation dans l'intention, mais l'homme la coupe tout de suite*)
- **L'homme** : Mais si enfin ! – (*un court temps, il la regarde dans les yeux, elle ne réagit pas*) – Le parc, tout ça là... les bancs... le, le le le, le soir... Nan moi je veux bien hein, c'est comme vous voyez, mais enfin, c'est pour euh – (*agitant encore sa main*) – , hein, moi j'aime mieux quand on parle un peu avant dis ! Non ? Qu'est-ce que vous en pensez ?
- **La femme** : (*commençant à s'agacer*) – Mais qu'est-ce que j'en pense de quoi ?
- **L'homme** : (*avec un en train de joie toujours mais tendant un peu sur la perte de patience*) – Mais enfin ! Vous ?... Nan ?... Quand on est ici là, à cette heure-ci ! C'est pas pour euh, vous voyez. Vous ça vous ?...
- **La femme** : (*communiquant d'une mimique qu'elle ne voit pas de quoi il parle*)
- **L'homme** : (*allant un peu plus vers la perte de patience*) – Mais ! Ohhh ! Mais enfin ! Quand vous... Là, là, comme ça !... Et qu'on... beh moi là, je viens là. Oui voilà ! Je viens là, comme ça, hein ! Vous, vous ? Non ? Rien du tout vous hein ?
- **La femme** : Bah non.
- **L'homme** : (*impatience franche*) – Ah mais c'est pas possible bon sang ! Nan mais, ooh ! Aujourd'hui hein ! Aujourd'hui, je vous le dis, c'est plus comme avant ! Pff, nan mais aujourd'hui, n'importe quoi hein ! Faut tout dire aujourd'hui ! – (*soupire*) – Vous voulez pas qu'on discute quand même un peu avant ?
- **La femme** : Mais avant quoi ?
- **L'homme** : (*voix plus aiguë, comme s'il se distancie de la situation, et comme s'il encaissait la prétention de son interlocutrice, regardant beaucoup ailleurs*) – Oh bah d'accord. Ça, après... C'est comme vous voudrez, hein. Ça... Vraiment hein ! Ça ! C'est vous qui voyez. Moi j'aime mieux quand ça, quand on... – (*agite de nouveau sa main*) – Mais bon après, si vous préférez comme ça, moi, hein... Je m'accommode n'est-ce-pas ?!
- **La femme** : (*la femme décroche son regard de l'homme, et observe au loin, l'air de ne toujours pas comprendre de quoi parle cet homme, un peu surprise aussi de cet échange*)

- **L'homme** : (*après un temps, l'air idiot mais décidé*) – Bon ! Hein ! Alors ! On y va ?
- **La femme** : (*commençant à s'énerver sérieusement*) – Mais on y va de quoi ? Vous commencez à franchement m'agacer là.
- **L'homme** : (*reprenant son sourire de bêtise enfantine*) – Bah... – (*dernier mot accentué et dit du bout des lèvres*) – Vous êtes une pute ! Non ?
- **La femme** : (*gifle instantanément l'homme, comme un réflexe, elle est en colère, l'homme ne comprends pas ce qu'il vient de se passer*) – Figurez-vous que non ! – (*la femme regarde à nouveau au loin, un court temps, plus calme et blasée*) – Vous n'allez vraiment pas bien vous.
- **L'homme** : (*reprenant ses esprits*) – Vous n'êtes pas une ... ? – (*se coupe net, voyant la femme le tournant vers lui les yeux plein de colère*) – Ah bah excusez-moi alors hein... Je pensais que vous étiez... Enfin je veux dire ! Non, mais ! Je me suis trompé quoi !
- **La femme** : (*soupire, regard au loin, s'apprête à dire un truc, mais ne dit rien, trop soûlée*)
- **L'homme** : Mais du coup, dites-moi, vous, vous faites quoi ici, vous, du coup ? Je voudrais pas vous déranger hein, mais, c'est un peu curieux non ? – (*un court temps, la femme ne répond pas, sourcils froncés*) – Vous faites quoi du coup ? Sans vouloir vous déranger ?
- **La femme** : Oui, eh bien pour ça c'est déjà trop tard. Par ailleurs, ce que je fais ne vous regarde en rien.
- **L'homme** : Ah bien comme voulez. Si on peut même plus discuter.
- **La femme** : (*la goutte qui a fait déborder le vase*) – Pardon ?
- **L'homme** : Je disais, si...
- **La femme** : J'ai très bien entendu ce que vous avez dit ! Vous voulez discuter c'est ça ? Eh bien allons y ! Discutons, tiens ! Oui, oui, discutons ! Mais attention, discutons vraiment. Disons-nous les choses en face ! Dans les yeux et avec sincérité. Pas comme vous faites là, avec vos : – (*imitant l'air idiot de l'homme, agitant la main*) – « C'est pour euh... Non ? Vous voyez pas ? Vous ça vous, hein ?! ». Discutons sans manières si cela vous convient. Eh puis même si cela ne vous convenait pas, ce n'est pas autrement que je discute, moi. Alors je vais vous dire tout très franchement, dans l'espoir que cela puisse atténuer le gâchis de ma soirée que vous avez si promptement entamé. Vous êtes un couard ! Déjà. Un lâche si vous préférez. Une lopette ! Vous êtes incapable de vous assumer, et vous déguisez votre bassesse derrière une fausse gentillesse des plus répugnantes ! C'est pas tant que vous êtes méchant hein. En fait, je crois que vous n'êtes ni méchant, ni gentil. Par contre vous avez l'air très con. Ah si, ça je vous le dis, vous avez l'air con ! C'est peut-être pas que de votre faute, mais vous avez l'air con. Donc du coup, ce que vous m'inspirez, vous voyez, c'est du dégoût. Pas du mépris, mais du dégoût. Un profond dégoût. Parce qu'en plus de votre lâcheté ni méchante ni gentille, et de votre air con, vous sentez mauvais. Vous sentez la vieille sueur et la piquette. On a l'impression qu'on va attraper une maladie juste à vous sentir. Sincèrement, vous devriez prendre un peu plus soin de vous. Même si ça n'en a pas l'air, je vous le dis avec bienveillance. – (*montée de la colère en crescendo jusqu'à la fin de la tirade*) – Eh puis merde ! Quitte à se dire les choses : Oui, je vous méprise ! Je vous méprise parce que je suis en colère ! Et je suis en colère parce que vous êtes le quatrième tocard à me prendre pour une vendeuse d'amour depuis que j'ai emménagé dans le quartier ; et que là, ça y est, vous avez gagné, je ne reviendrai plus dans ce square ! Je prendrai l'air ailleurs, si toutefois on ne me siffle pas ailleurs aussi ! Alors, dans une autre situation, vous me feriez presque pitié, mais là, vous me faites chier, et je vous emmerde !

La femme sort. L'homme reste bouche bée un temps, affecté émotionnellement par la violence des paroles de la femme. Fermeture.

Saint-Pierre et la débile

Saint-Pierre se tient dans le Paradis en toge blanche. Il est debout, le nez dans ses papiers, il coche des trucs en réfléchissant. Il semble épuisé et agacé.

- **Saint-Pierre :** Allez, suivant ! – (*remet le nez dans ses papiers et se rend compte que rien de se passe*) – J'ai dit suivant, ce serait bien d'arrêter de me faire répéter et de se remuer là, les portes du paradis c'est pas la fête du slip non plus hein ! – (*patiente un court instant, rien ne se passe, perd patience*) – Oh mais ça va bien maintenant ! Suivant j'ai dit ! Ho !
- **La débile :** Waouh. Ho ho ho. Wouah ! – (*rit bêtement*) – Han, hmm, trop bien ! – (*ne remarque toujours pas Saint-Pierre qui la regarde d'un air incrédule*) – Truc de dingue ! Je sais pas ce qu'ils m'ont fait avaler ces cons, mais je suis chéper sa mère ! Oh puis, je me sens bien ! – (*intriguée par quelque chose au loin*) – Hein c'est quoi ça ? Ce serait pas eux ? Oh mais LOL ! Ils volent les mecs ! Hé ! Ho ! Steph ! Kévin ! C'est vous ? Eh mais partez pas sans moi ! Vous les avez choppé où vos trucs dans le dos ? Oh les cons eh, ils m'entendent pas. Nan mais trop kiffant ce trip ! Je délire de ouf là, wouah !
- **Saint-Pierre :** Hum, hum...

La débile se retourne vers Saint-Pierre et le regarde l'air surprise avec des yeux émerveillés, comme s'il s'agissait d'une nouvelle attraction.

- **Saint-Pierre :** Bonjour...
- **La débile :** Oh merde ! Il parle en plus !
- **Saint-Pierre :** Oui, je parle, oui... Vous avez une idée de pourquoi vous êtes ici ? Vous savez qui je suis ou ... ?
- **La débile :** (*toujours sous l'air de l'attraction nouvelle*) Tu ressembles au père Noël.
- **Saint-Pierre :** Au père Noël.. ? Non. Non, non. Je comprends votre déception mais non, je ne suis pas le père Noël.
- **La débile :** T'es qui alors ?
- **Saint-Pierre :** Bah justement, je suis Saint-Pierre, alors vous allez commencer par arrêter de me tutoyer.
- **La débile :** Ça roule ma poule !

Ils se regardent un bref instant dans les yeux. La débile donne l'impression de voir quelque chose de sensationnel. Saint-Pierre semble incrédule face au peu de perspicacité de la débile.

- **Saint-Pierre :** Bah je suis content de voir que ça vous affole pas plus que ça. N'encaissez pas tout d'un coup surtout...
- **La débile :** Quoi ? Je comprends rien.
- **Saint-Pierre :** Je suis Saint-Pierre... – (*elle sourit bêtement*) – Le prince des apôtres... – (*elle sourit toujours bêtement*) – Le détenteur des clefs de la terre et des cieux... – (*s'énerve voyant qu'elle ne capte toujours pas*) – Mais vous êtes crevé bon sang !

La débile éclate de rire de façon euphorique, comme si on venait de lui apprendre une nouvelles très joyeuse.

- **Saint-Pierre :** (*désespéré*) – Mais qu'est-ce-qui vous fait marrer ?
- **La débile :** (*l'air tranquille, faisant signe de laisser tomber*) – Mais rien, rien, c'est juste que je pars trop loin, ça me fait délire ! Mais ça vas-y, continue mon gros.

- **Saint-Pierre** : Nan mais ça va oui ! Je vous ai demandé un peu de respect, vous vous souvenez ?
- **La débile** : Ah scuzez Monsieur le Pape ! Je vous écoute Sainte-euuuh-Marie-Joseph de Dieu !
- **Saint-Pierre** : (*à lui-même*) – Putain ça y est j'en ai marre... – (*à la débile*) – Bon on va aller vite, si vous comprenez tant mieux, sinon, bah, vous finirez bien par vous en rendre compte. Alors voilà, vous êtes morte en fait, et moi...
- **La débile** : (*en l'interrompant*) – Ah nan ! Pas le mauvais délire ! – (*se secouant la tête et se donnant des coups dessus*) – Pas le bad, pas le bad... – (*prend une grande respiration et retrouve le sourire*) – Ah ça va mieux !
- **Saint-Pierre** : (*faisant comme si rien ne s'était passé, continuant son discours par soucis de formalité*) – Et donc comme je disais, moi, vu que vous êtes vraiment morte et que vous ne délirez pas, je suis le mec qui reçoit votre âme et qui vous annonce si vous êtes bonne pour le purgatoire ou pour le paradis, vous voyez ?
- **La débile** : (*riant bêtement*) – Trop badant !
- **Saint-Pierre** : (*cherchant et lisant ses papiers*) – Donc, vous ! Euh... Oui, voilà ! Jennifer Robichon, dix-sept ans et demi, a toujours été mauvaise à l'école, parents alcooliques au chômage, vous êtes morte par homicide involontaire. Un dénommé Steph, avec son ami Kévin, vous ayant fourni ce qu'ils pensaient être du GHB, et vous ayant fait passer cela pour de l'amphétamine, était en fait un cachet de paracétamol malencontreusement trempé dans du cyanure... (*s'arrête un court instant, démuné par l'histoire de la jeune fille*) – Eh ben ça va être jouasse quand ils se rendront compte de leur connerie !
- **La débile** : (*toujours l'air niaise, en riant*) – C'est marrant vous ressemblez à un chameau quand vous faites cette tronche.
- **Saint-Pierre** : (*faisant comme si de rien n'était*) – Donc compte tenu des circonstances, malgré une vie d'impiété et plusieurs années de débauche, vous échappez à l'Enfer, et vous devez principalement votre félicité éternelle à votre débilité profonde. Voilà, emballé c'est pesé ! Quelque chose à ajouter peut être ?
- **La débile** : (*tout à coup intéressée*) – Je préférerais aller en Enfer moi.
- **Saint-Pierre** : En Enfer ? Qu'est-ce-qui vous prend ?
- **La débile** : Je sais pas moi, ça fait plus dark ! Je préfère...
- **Saint-Pierre** : Nah mais ça va pas mieux hein !
- **La débile** : Mais c'est pas ça, c'est juste que voilà, vous l'avez dit vous-même, vie d'impiété, expérience de débauche... Bon, je pense que ça me correspondrait mieux.
- **Saint-Pierre** : Ah ça ! C'est pas moi qui vais vous contredire ! Mais que voulez-vous, c'est le patron qui a voulu ça comme ça. Si ça tenait qu'à moi, vous seriez bonne pour le purgatoire.
- **La débile** : Ah bon... Et il n'y a vraiment rien qu'on peut faire alors ?
- **Saint-Pierre** : Bah non. Vous m'en voyez navré mais, les lois sont formelles : aux débiles profonds la récompense éternelle... C'était même écrit dans la Bible. – (*la fille semble déçue*) – Mais vous en faites pas, vous allez en trouver plein des comme vous là-bas. Vous vous sentirez chez vous. Et puis, au pire, si vraiment vous voulez aller faire un tour en bas, vous pourrez toujours vous inscrire sur la liste des visites, rien n'empêche. Par contre, je vous conseille de prendre Jésus comme guide, c'est le plus cool, ou l'autre là, Abraham, à la limite... En tout cas je vous préviens, surtout pas Mahomet hein ! Bon, à moins que ça vous plaise de jeter de la caillasse sur les damnés... Là effectivement, ça peut se comprendre... Mais bon, autrement, il vaut pas clou.
- **La débile** : D'accord, d'accord, merci du conseil. Bon bah... dans ce cas, si c'est comme ça, d'accord ! Je vais vers où ?
- **Saint-Pierre** : Vous embêtez pas. Hé ! – (*essaye de siffler sans succès*) – Ho ! Les gars !

Ouais, vous ! Emmenez la là-haut, puis passez donc le bonjour au patron de ma part hein ! Vous oubliez pas !

- **La débile :** *(des anges l'emmène)* – Salut vous. Oh bé oh ! Houlala ! Haha ! Eh, au-revoir !
- **Saint-Pierre :** Ouais c'est ça ! A la prochaine ! – *(à lui-même, en soufflant et posant ses papiers)* – Bon, eh ben ça va bien pour aujourd'hui ! J'en ai ma claque ! – *(l'air méditatif)* – Faudrait que je pense à me faire suppléer moi un de ces quatre, sans ça je vais finir en burn-out ou attraper je ne sais quelle saloperie mentale – *(en sortant)* – Eh Jean-Paul ! Sers m'en en une petite ! Bien remplie ouais, la journée a été chiante !

Les emmerdeurs des petits riens

Un homme entre sur scène l'air soucieux, le visage plein de sérieux. Il parle en se déplaçant sur la scène par moment, en s'arrêtant par endroits, comme un péripatéticien.

- **L'homme** : *(sur un ton d'exposé)* – Nous pourrions penser que la vie n'est finalement faite que de ces petits riens qui nous font plaisir. En effet, à quoi bon vouloir de grandes choses alors que des « riens », mis bouts-à-bouts, comme ça, font plaisir. Attention ! Je ne dis pas-là qu'il n'y a rien qui ne fasse plaisir, non, cela serait parfaitement ridicule. Ce serait même très faux ! Non, ce que je dis, c'est que des choses qui ne sont riens nous font plaisir. Alors, vous me diriez, mais puisque ce sont des choses, et que ces choses en plus d'être des choses font plaisir, alors c'est qu'elles ne sont pas rien. Et vous auriez, en un sens, parfaitement raison. Mais il y a un problème. Car si vous me dites cela, cela signifierait que vous ne comprenez pas la subtilité de la litote. – *(s'emportant en crescendo)* – Bon certains voudront que je parle d'euphémisme, de tapinose ou encore, carrément, d'hyperbole inversée, mais bon, ceux-là je les emmerde ! Ils nous font chier ! Non parce qu'au fond, tout le monde aura compris. On dit rien, pas pour dire que quelque chose n'est rien, mais pour dire que c'est simple. Que c'est de cette simplicité que peut être tiré le plaisir, et que c'est précisément cela qui est bien. – *(se reprend, plus calme)* – Quand nous parlons de ces riens qui nous font plaisir, finalement, c'est comme si nous critiquions toutes ces personnes compliquées, à l'esprit étriqué, qui n'arrivent jamais à se satisfaire de quoi que ce soit. Ce sont d'ailleurs les mêmes, hein, qui m'auraient fait chier avec leur histoire d'hyperbole inversée. Ça oui, on les connaît tous. – *(ton moqueur)* – Monsieur veut que son steak ne soit pas bleu mais saignant. Madame aimerait avoir de plus gros nichons, mais pas beaucoup plus gros. Bref, je ne vais pas m'étendre parce qu'avec ces gens-là, nous n'en avons pas fini, et puis ils ne méritent pas que nous consacrons de notre temps à parler d'eux. – *(avec « ras le bol »)* – Ces gens sont incapables d'asseoir leur postérieur sur une chaise et d'apprécier simplement le fait d'être assis. Et de manière plus générale, ils sont incapables d'apprécier quoi que ce soit, et tous ces petits riens dont nous parlons, et qui, à nous, nous font plaisir, eh bien à eux, ça leur passe littéralement au-dessus de la tête. – *(avec passion)* – Moi je vous parle de ces petits choses merveilleuses. De ces petits instants d'éternité, mélancoliques et sensuels. Je vous parle de l'odeur du beurre qui fond sur une tartine grillée. Du pain chaud qui craque sous vos doigts quand vous le découpez avec vos mains. De la fraîcheur que vous apporte une légère brise glissant sur la peau de votre visage. Du parfum humide de la mer, sur lequel vient harmonieusement se marier le doux chant des mouettes et le ressac fougueux des vagues. Je vous parle de la chaleur d'une bonne étreinte, ou de l'ivresse sagace du dernier tord-boyaux sorti de la vieille cave. – *(revient sur un air de constat)* – Non, ces gens ne connaissent pas tout ça. Ils voient toujours ce qu'ils pourraient avoir de plus, ou de mieux. Mais ce n'est pas moi qui vais vous l'apprendre, le mieux est l'ennemi du bien. N'ai-je pas raison ? Pour moi, ces gens sont malades, et c'est la raison pour laquelle je vais m'arrêter immédiatement de parler d'eux.

Un temps, l'homme fait un peu les cents pas avant de reprendre.

- **L'homme** : Je dis qu'ils sont malades, mais en vérité, je n'en sais rien, hein. Peut-être qu'ils ne sont pas malades. Qu'ils sont comme ça, là, chiants, et c'est tout ! Parce que si je dis qu'ils sont malades, ça peut vouloir dire qu'il pourrait exister un traitement pour les soigner, et pour faire en sorte qu'ils ne soient plus malades. Mais vu que ça, moi, ppt, je n'en sais rien du tout, eh bien je ne pense pas vraiment qu'ils soient malades. –

(s'emportant de nouveau, en crescendo) – En vérité, je ne fais que supposer qu'ils le sont, tant l'imbrication de leur esprit me semble inconcevable ! Inimaginable ! Non mais franchement ! Vous vous voyez, vous, au restaurant, demander au serveur qui a sa journée dans les pattes, de vous apporter un couteau à poisson à la place du couteau à viande, qu'il vous a mis sur la table ?! Tout ça pour découper votre poisson avec l'accessoire particulier par lequel vous vous projetiez en train de découper votre poisson ! Non mais franchement ! Vous ne pensez pas qu'il a autre chose à foutre que de vous trouver un couteau à poisson ?! – *(retrouvant davantage son calme)* – Non, moi, ce que je ferais dans cette situation, c'est que je demanderais à cette personne, avec respect bien sûr, qu'elle arrête d'enquiquiner son monde. Je lui dirais qu'il faut qu'elle se rende compte qu'elle n'est pas la seule à avoir des désirs, et que si tout le monde faisait pareil qu'elle, plus personne ne ferait plus plaisir à personne, car tout le monde chercherait toujours son petit plaisir à lui qu'il lui manque, sans jamais se soucier de celui des autres. Oui, je crois qu'il faut savoir se faire plaisir pour pouvoir faire plaisir aux autres ! Je lui dirais, gentiment, de bien vouloir laisser le serveur tranquille, et de se forcer à manger son poisson avec son couteau à viande ; ceci en s'imaginant, si cela peut l'aider à se procurer davantage de plaisir dans son découpage, qu'il a dans les mains un couteau à poisson, plutôt qu'un couteau à viande, comme il l'a en réalité. Mais voilà que là encore, je continue de parler de ces gens qui enquiquinent tout le monde, et qui ne méritent pas que nous parlions d'eux, alors que j'avais pourtant formellement annoncé que j'allais m'arrêter immédiatement. Mais vous savez, c'est aussi là la force de ces gens de faire parler d'eux. Ils vous enquiquinent tellement que vous vous retrouvez à être enquiquinés même lorsqu'ils ne sont pas là ; plutôt que de profiter, simplement, comme à votre habitude, de ces petits riens qui vous font plaisir. – *(clamé avec entrain, comme une envolée lyrique)* – Alors, cessons immédiatement de parler d'eux, et profitons de ce plaisir mutuel qui nous est procuré d'exister, d'être là, maintenant, tout simplement, et de pouvoir chacun nous regarder, sereinement, droit dans les yeux.

Un temps, durant lequel l'homme regarde le public dans les yeux avec une sorte de sourire un peu forcé, donnant l'air tout de même d'apprécier ce moment. Le but est d'être gêné. Noir.

À la recherche du Dr. Amstrong

– PREMIÈRE PARTIE –

Il pleut. On entend le bruit de l'eau qui tombe, le tonnerre au loin, et un peu de vent. Lombard entre et regarde au loin, un peu partout. Il est très concentré, légèrement énervé, comme un fauve qui s'apprêterait à bondir. Il est habillé d'un long manteau noir mis par dessus une robe de nuit, et tient un revolver à la main droite. Au bout d'un moment, Blore entre, lui aussi très attentif. Il est cependant apeuré. Il cherchait Lombard, et une fois qu'il le voit, il cherche dans une autre direction, par vigilance. Il est vêtu d'une veste en cuir, mise par dessus un pyjama, et d'un bonnet mal mis. Tout à coup, Blore renifle légèrement, et Lombard sur le qui-vive se retourne, l'arme pointée vers Blore, toujours tenue d'une main. Blore se crispe d'effroi. Une demie-seconde suffit pour que Lombard reconnaisse Blore, baisse légèrement son arme, ce qui rassure un peu ce dernier.

- **Lombard** : *(avec un sourire noir, mouqueur)* – Finalement vous êtes venu.
- **Blore** : *(acquiesçant légèrement, d'un air imposé, un peu d'amour propre, mais aussi très préoccupé par ce qu'il peut se tramer autour d'eux)* – La lune éclaire bien. À part la pluie, on voit comme en plein jour. – *(regardant autour, avec un mélange de terreur et de colère vengeresse)* – On va l'avoir, la crapule !
- **Lombard** : *(sourire noir de nouveau)* – Eh bien, allons le déterrer inspecteur. – *(s'arrête de sourire, le regard vide d'un requin)* – Prenons les mêmes sentiers que la dernière fois. Laissons une trentaine de mètre en nous deux.

Blore acquiesce franchement à l'idée de Lombard tout en regardant encore autour de lui. Il s'apprête à faire le premier pas quand tout à coup il s'arrête et observe que Lombard attend. Il jette un léger coup d'œil à son arme et regarde Lombard dans les yeux d'un air suspicieux. Celui-ci, d'un tout léger geste de la tête, lui fait signe d'avancer.

- **Blore** : *(en crescendo, colère et panique)* – Parce qu'en plus de ça vous voudriez que je passe devant ?! Ça vous mâcherait le travail hein...
- **Lombard** : *(coupe Blore sèchement, faisant un geste de la main gauche pour qu'il se taise et fasse moins de bruit)* – Arrêtez de gémir comme ça Blore. Ça ne vous va pas, un grand gaillard comme vous. Je vous ai déjà dit que ce n'est pas moi qui ait remis le pistolet à sa place. Réfléchissez deux secondes voyons, si j'avais voulu vous tuer, vous seriez déjà mort depuis longtemps.
- **Blore** : *(un peu rassuré mais toujours suspicieux, reconsidérant la proposition)* – Pourquoi je pourrais pas tenir l'arme dans ce cas ? Après tout, si je passe devant...
- **Lombard** : *(ricanant)* – Ha, ha, ha ! Vous faites un piètre stratège inspecteur ! C'est à se demander comment vous en êtes arrivés à ce poste. – *(l'air plus sérieux, de requin, revient)* – Celui qui sera devant, il aura plus de chances de se faire attaquer par notre loustic. Nous augmentons nos chances de survie si celui qui est armé se tient en retrait.
- **Blore** : *(toujours méfiant)* – Alors laissez-moi passer derrière.
- **Lombard** : *(fixe un court moment Blore lugubrement, s'avance légèrement vers lui, et d'un ton menaçant, presque en colère)* – Écoutez Blore... À ce que je sache, c'est vous – *(pointe son arme sur Blore au même moment)* – qui prétendez avoir entendu Amstrong sortir de sa chambre ; et si nous nous retrouvons ici, dehors, c'est sur le simple fait de votre parole. Alors entre nous, bien que ça m'étonnerait franchement que vous soyez derrière ce foutu merdier, j'aime autant que vous passiez devant, si vous voyez ce que je veux dire.
- **Blore** : *(hésite un moment, méfiant, mais finit par acquiescer)* – D'accord... On fait

comme vous dites. Mais bon Dieu, rangez-moi c'pétard ! S'il sait qu'on est armés, ça nous servira pas.

Lombard range à moitié l'arme dans sa poche. Blore s'avance et sort presque de la scène, puis se retourne d'un air méfiant.

- **Lombard** : À trente mètres Blore...

Blore se résigne et sort. Lombard attend un peu, regardant en direction de Blore, puis finit par prendre la même direction en ressortant discrètement son arme. Lombard sort.

– DEUXIÈME PARTIE –

Blore déboule sur scène, précipité dans son attention, paniqué. Il regarde partout. Exaspéré, perdant patience, il souffle. Lombard entre à son tour d'un pas assez franc. Il est sur le qui-vive et observe les alentours avec moins de calme qu'au début. Il s'approche de Blore et range son arme en même temps.

- **Blore** : (*paniqué, haute voix*) – Disparu ! Volatilisé l'oiseau ! J'ai jamais vu ça ! C'est pas croyable !
- **Lombard** : (*menaçant pour calmer Blore*) – Calmez-vous ! Avec le bruit que vous faites on risquera pas de le surprendre...
- **Blore** : (*toujours paniqué, mais à voix basse*) – Mais où il a pu passer ? On a cherché partout, absolument partout ! On a passé en revue tous les recoins plusieurs fois !
- **Lombard** : Vous vous trompez. Il y a encore un endroit où nous n'avons pas pensé à chercher.

On entend un bruit de verre qui se brise en direction de la maison. Tous les deux sursautent, regardent en direction de la maison (Lombard sort son pistolet au même moment), se regardent rapidement, et s'exclament en cœur, les yeux dans les yeux :

- **Lombard & Blore** : Vera !

Ils sortent de scène en courant, en direction de la maison.

– FIN –

Le premier petit nègre

- **Narrateur** : *(au fond de la scène, montrant Mamie Agatha assise)* Assise, concentrée, elle poursuit l'écriture de son roman. – *(montrant Marston)* – Plus loin, à sa droite, debout, il observe la suite des événements. Il baille. – *(Marston baille, un temps)* – Plusieurs fois. – *(Marston baille de nouveau)* – Il s'impatiente. – *(Marston s'impatiente)* – Il souffle... – *(Marston souffle)* – il s'emmerde quoi ! – *(léger temps)* – Et finit même par le dire :
- **Marston**: Qu'est c'que j'm'emmerde... ! – *(le narrateur sort à reculons)* – Mais non, pas comme ça... mais qu'est c'qu'il joue mal... Gnin gnin gnin ! Beh oui y'avait du poison dans mon verre ! Il a pas inventé l'eau chaude lui. Je te jure, chirurgien, bah putain... – *(Il regarde encore un peu de ce qu'il se passe, souffle de façon désespérée, regarde rapidement sa montre, et regarde à nouveau ce qu'il se passe)* – Encore 160 pages à faire le mort... C'est chiant d'être mort... – *(Soudainement, il jette un regard intéressé à Agatha, observe un peu, hésitant, puis à voix basse)* – Pssss, Agatha!

Elle ne répond pas. Il commence à former des boulettes de papier, puis les lance sur sa créatrice afin d'attirer son attention.

- **Mamie Agatha** : *(agacée, finit par daigner lui adresser la parole, d'un ton sec)* – Marston, t'es mort, j'te rappelle. Et les morts, ça ferme sa gueule.
- **Marston** : *(timidement)* – Justement, à propos de...
- **Mamie Agatha** : Quoi ? Qu'est-ce tu m'veux ?
- **Marston** : Bah... comment dire... être mort, c'est pas fait pour moi. Je stresse quand j' suis mort. Et... – *(il se sent, air de dégoût)* – j'ai même l'impression d'commencer à ... – *(encore un air de dégoût)* – sentir le mort. Et sentir le mort moi ça'm...
- **Mamie Agatha** : *(coupe la parole)* – Putain ta gueule, petit con ! Oh ! Je commence à en avoir plein l'cul d'ces personnages qui s'plaignent sans cesse. Yen a marre à la fin ! Qu'est-ce-que vous avez tous ?! J'vais quand même pas m'amuser à réécrire mon histoire pour vous satisfaire ! En plus ça servirait à rien, vous seriez pas capables de vous entendre... Fais toi une raison. Il en faut bien un qui meurt en premier, et c'est tombé sur toi. Voilà !
- **Marston** : Mais pourquoi moi ? Pourquoi pas la catho cul serré ? Ou l'flic ripoux ? Ou l'général tiens ! Il en peut plus le pauvre, il passe son temps assis sur l'fauteuil à vouloir en finir avec lui-même ! T'as qu'à le faire mourir à ma place vu qu'il quémande !
- **Mamie Agatha** : C'est hors de question ! Lui on n'y touche pas... d'ailleurs on touche à rien du tout. Et puis c'est trop tard maintenant de toutes façons, alors fais pas chier !
- **Marston** : Et Wargrave ?
- **Mamie Agatha** : Fais pas chier je t'ai dit ! Wargrave c'est le meurtrier, tu le sais. T'es complètement con mon pauvre vieux...
- **Marston** : Hein dis, Wargrave ? Tu veux pas l'faire crever ? J'peux pas le sentir celui-là, pis il arrête pas de me narguer avec sa fiole de cyanure à la main... – *(Agatha l'ignore)* – Nah mais allez quoi, je suis un personnage plein d'ressources, tu sais. Alors oui, bon, c'est toi qui m'as créé, mais tu m'as peut-être un peu sous-estimé... Tu n'as pas dû saisir tout mon... potentiel ! Et toute ma... complexité ! Tiens regarde ! – *(commence à jouer l'homme revancharde mousquetaire)* – Haha ! On a essayé de me tuer bande de salauds! Mais j'suis pas mort ! Me revoilà ! Prends garde meurtrier ! Tes jours sont comptés ! – *(cesse de jouer)* Ou encore ça, tiens : – *(se remet à jouer l'homme fou en crise et sort de sa poche un couteau imaginaire, en colère au bord des larmes, très menaçant)* – Qui a fait ça ?! Hein ?! Qui ?! C'est qui le coupable ? C'est toi ? Toi ? Toi ? Ou t...

- **Mamie Agatha** : *(qui n'en peut plus de ce spectacle grotesque)* Marston ! Écoute moi bien espèce de petite chiure coulante mal essuyée toute droite sortie de mon cul ! T'as aucune profondeur. Tu ne sers à rien absolument à rien à part à crever le premier ! T'es qu'un chauffard qui joue les valseuses mais t'as fauché deux gosses. T'es qu'une ordure, un loser Marston !

Marston, blessé par ces mots, se met à pleurer timidement et va s'asseoir dans un coin. Les bruits de chuintement de Marston agacent Agatha qui souffle.

- **Mamie Agatha** : Oh... C'est bon Marston, arrête de pleurer. Je ne voulais pas te blesser, c'est toi qui m'as cherchée, et tu sais qu'il faut pas l'faire ça, me chercher.
- **Marston** : *(pleurant)* – Je voulais être le meurtrier moi ! J'avais le panach' pour porter l'histoire jusqu'au bout ! Et là tu me dis que je sers à rien, que j'ai moins de valeur qu'une charogne et que tout le monde veut ma mort !
- **Mamie Agatha** : Je viens de te dire que j'étais énervée Marston, je ne pensais pas ce que j'ai dit.
- **Marston** : *(pleure toujours)* – Alors à quoi je sers ? Pourquoi j'existe ? Pourquoi m'as-tu créé ? Peut-être que tu pensais pas c'que t'as dit mais en vrai t'as raison. Mon background c'est celui d'un mec qui a écrasé deux gosses et qu'ça bile d'avoir eu un an de suspension de permis. T'as raison, je suis qu'une ordure qui sert à mourir dès le début... Putain pourquoi j'existe ?
- **Mamie Agatha** : *(l'air très solennel)* – Écoute Marston. Je comprends ton sentiment mais crois-moi, tu te trompes complètement. Tu sais, ce n'est pas parce qu'une chose ne prend pas de place qu'elle n'a pas son importance. Vois-tu, un édifice par exemple, genre building moderne, très grand, très beau, brillant, imposant quoi... eh bien si tu retires le socle du fondement central, dont bien sûr tout le monde se fiche à part l'architecte, tout s'écroule et l'édifice n'aura plus que l'allure de vieilles ruines à dégager. Tu comprends ce que j'essaye de te dire Marston ? Tu n'es peut-être rien à première vue, mais sans toi, tout s'écroulait et aucun d'eux là-bas n'existerait.

Sur ces mots, Marston cesse de sangloter et se remet debout doucement. Il regarde Agatha, l'air un peu incrédule. Puis au bout d'un court moment :

- **Marston** : C'est vrai ce que t'as dit ? Tu le penses vraiment ?

Agatha approuve d'un oui de la tête. Marston approuve, le regard dans le vide, l'air méditatif, comme s'il venait de comprendre une solution. Flatté par ce point de vue exposé par Agatha, il la regarde et esquise un léger sourire, presque timide. Puis il sort, lentement. Agatha le regarde sortir puis, une fois assurée qu'il n'est bien plus là :

- **Mamie Agatha** : *(retirant perruque, boucles d'oreilles, se démaquillant et perdant sa voix de femme)* – Eh ben putain, j'ai cru j'allais jamais y arriver... Hé hé hé ! N'empêche que l'ai eu comme un bleu ce con. Agatha ! C'est bon tu peux sortir ! *(la vraie Agatha entre, ils se font la bise)* Tu vas bien ?
- **Agatha, le narrateur** : Je vais bien merci. Et toi alors ?
- **Blore** : Ça va, ça va, merci. Désolé pour le retard hein, mais c'était pas un petit morceau au final.
- **Agatha** : Ce n'est rien, ne t'en fais pas.
- **Blore** : Bon bah, du coup, on fait comme on a dit hein ?
- **Agatha** : T'en fais pas Blore, tu seras sorti de l'île sain et sauf.
- **Blore** : *(satisfait)* – Super ! Bon allez je file, ça va bientôt être à moi. – *(montrant son*

visage) – Ça va là il reste plus rien ?

- **Agatha** : C'est bon oui, tu peux y aller. A bientôt !
- **Blore** : Ouais à toute !

Blore se dirige vers la sortie, mais se rendant compte de ce dernier échange, il s'arrête juste avant et regarde suspicieusement Agatha. Puis finalement, il laisse tombé, se convaincant intérieurement qu'il fait erreur, riant presque de sa paranoïa. Il sort. Agatha reste au milieu de la pièce, souffle puis lève doucement les yeux vers le public avec un sourire diabolique.

- **Agatha** : Vous aussi... Méfiez-vous...

Elle sort.

3) Poésie

L'auteur

Lorsqu'un texte est réussi, ce n'est jamais vraiment l'auteur qui écrit. C'est toujours autre chose. L'auteur n'est en fait qu'une loupe, ou un prisme, restituant aux sens ce qui était soit déjà entièrement là, soit présent de manière éparse. L'auteur est celui qui écrit au sens faible de ce qu'est l'écriture ; mais la grande écriture, celle qui agence, restitue, émeut et fait sentir, est toujours écrite par les autres. Ce sont souvent les plus vieux, les anciens, et ceux qui ne sont plus là. Ce sont nos amours qui écrivent, nos joies à tous, nos espoirs, nos folies. Mais ce sont aussi nos cris, nos peines, nos dégoûts et nos colères. L'auteur n'est qu'un petit auteur, les grands auteurs ce sont les hommes et les femmes. Nous pourrions même aller plus loin, et voir que derrière ces hommes et ces femmes qui ont parcouru les siècles, c'est l'histoire toute entière qui vient manier la plume ; le monde en somme. C'est le monde qui grave sa mémoire.

La valse des lions

La garde faussement baissée,
Pour être sûrs de pouvoir accueillir les baisers,
Nous valserons s'il le faut,
Avec l'élégance d'un amour profond ;
Et elle piquera, l'abeille,
S'y laissant entière pour défendre son nid.
Mais d'abord, valsons,
Valsons,
Pour qu'avant notre dernier souffle,
L'ouragan de nos ailes puisse emporter avec lui les idoles.

Quand le vent soufflera,
Nous ne nous en irons pas.
Et lorsque tous les vents souffleront,
Nous penserons choisir le bon.
Guidés par les douleurs de nos mémoires,
Certains durciront leur front pour ne pas durcir leur regard ;
Mais aucun ne fermera les yeux.
Pour la douceur d'une étreinte,
Mais aussi par elle,
Résonneront alors les rugissements des fauves.
À l'heure des grands vents,
Les chats et les tigres deviendront des loups.

Ô terre que je serre entre mes doigts !
Tu as voulu que nous en arrivions là.
Personne ici ne sera sourd à ton appel,
Et même les sourds verront ceux qui entendent.
Par le courant de nos souffles chaudement enchevêtrés,
Le cœur empli de ta volupté,
Nous creuserons dans les murs opaques du désespoir,
Nous qui avons l'espoir de les briser.
Nous aurais-tu enfin assez préparés ?

Ce sont les hommes qui palissent ;
La terre,
Elle,
Rougit de sang, mais jamais de honte.
Le silence accompagne chaque craquement,
Et aucun autre ciel que le nôtre ne nous répondra.
Alors,
Puisqu'il nous semble entendre une brise,
Engageons tout le pas d'une danse.

Les premières lueurs

Le moment du premier café avec les premières lueurs du soleil a quelque chose à voir avec la béatitude. Comme une nouvelle naissance au monde, la réminiscence d'une naïveté perdue. Ce sont des larmes de joie qui aimeraient sortir, une joie qui sait qu'elle est éphémère, et que la redécouverte voudra pousser au sol. Une joie qui sait qu'elle aura besoin de la colère pour l'aider à ne pas sombrer sous terre. Mais pour l'instant les yeux contemplent la vie qui renaît, comme une nouvelle scène démiurgique qui se rejoue depuis la première. On aimerait embrasser le ciel en croyant savoir pourquoi. Le café trinque à la santé du temps, puis vient alors le moment, pour le regard, de s'assombrir à la lumière, comme l'invocation d'un arsenal subi, cherché, choisi.

Ceux qui passent

Il y a des gens, souriants à tout va,
Même face à ceux qu'ils ne connaissent pas,
Tandis qu'il y a des gens aux yeux méfiants,
Dont les peurs cachent des chagrins lancinants.

Il y a les gens de rien, simples et heureux,
Comptant parmi les plus généreux,
Tandis qu'il y a des gens aux milles hectares,
Dont, de leur argent, rien ne les sépare.

Il y a les connaisseurs à la science immense,
Mais qui en toute polémique préfèrent faire silence,
Tandis qu'il a les esprits d'un grand vide,
Qui, sur tout sujet, se plaisent à jouer aux guides.

Il y a ceux au cœur débordant,
Pour sauver un insecte, ils prendraient de leur temps,
Tandis qu'il y a les roches à l'âme desséchée,
Même sur les plus belles choses, ils doivent rabaisser.

Il y a ces guerriers qui, malgré tous les plâtres,
N'ont presque jamais cessé de se battre,
Tandis qu'il y a les pleutres qui, sans jamais avoir essayé,
Ont, dès le départ, tout abandonné.

4) Chansons

(chantées à la guitare)

Les petits poneys

J'aimerais vous parler d'une histoire,
D'une histoire, de poneys,
De poneys, pas tout à fait,
Comme les autres.

C'étaient pourtant des poneys parmi d'autres,
Ils pensaient n'avoir rien de plus que les autres,
Et pourtant, et pourtant,
Ils étaient pas comme les autres.

Refrain

(Parce qu') Ils n'aimaient pas leur selle,
N'aimaient pas leurs mords,
Leurs œillères non plus,
Et encore moins leurs fers !
Ils aimaient mieux sauter,
Par dessus l'enclos,
Et prendre les autres,
Sur leur dos !

Quand l'maître était là, ils broutaient en silence,
Car à trop de fracas, ils risquaient la potence,
Et s'il fallait trotter pour l'épeautre,
Eh bien ils trottaient comme les autres.

Prompts à l'ironie, on les croyait obéissants,
Le rire pour vernis, et pour meilleur harnachement,
Ce fut leur héritage du jour,
Où on les marqua, pour peu, au fer rouge.

Refrain

Et quand la nuit secrète, venait obscurcir le ciel,
Se sauvant à l'aveuglette, comme pour suivre le soleil,
Ils s'éclipsaient derrière les cimes,
Faisant fit des murmures d'abîmes.

De retour avant l'aube, ils ralliaient le cercueil,
Dissimulant leur fraude, mais clignant toujours d'un l'œil,
Ils peignaient aux autres les contes,
De ce qu'ils avaient cru voir du monde.

Refrain

Il advint une nuit, alors que le sol tremblait,
Et qu'on sentait le bruit, de la terre qui craquait,
Où dans la folie d'une ruade en rime,
Leur musarde se fit sublime.

Cet hommage à l'aurore, révolta les vents,
Valsant tous de tout leur corps, ils houlèrent un ouragan,
Et dans le tourment d'une lente rafale,
Ils s'élevèrent en d'autres toiles.

Refrain

On dit que depuis cette affaire, ils survoleraient les cieux,
Qu'ils roussissent les sphères, et chasseraient les dieux,
On dit qu'on peut entendre leurs sabots,
Ouvrir encore les portes des enclos.

Refrain final

Fleur du matin

Fleur endormie,
Éclora dans nuit,
Sous un ciel,
Écarlate.

Ô matin ne m'attends pas,
Mes yeux se fermeront avant toi,
Posant un voile,
Sur une traînée d'étoiles.

Et j'entendrai,
Chanter les colombes,
Dans un bain de lumière,
Jamais encore perçu.

Ils verront naître,
De l'ombre le nom,
D'une chimère insolente,
Aux griffes cicatrisantes.

D'un fond lugubre un silence nous assaille,
Il étouffe nos cris et nous dérobe les mots,
Les mirages y sont amis, ils nous aident à bâtir
De pieux enchantements !
Alors puissent-ils nous montrer,
Par leurs chemins de pierre,
Les portails
De nos riches vergers.

Ô matin ne m'attends pas,
Mes yeux se fermeront avant toi,
Posant un voile,
Sur les monts et les étoiles.

Et j'entendrai,
Le coup de vent,
D'une cigogne,
À l'aile brisée,
Cédant au sol,
Une luciole,
D'un halo hardant,
Brûlant les herbes mortes,
Et rehaussant le ciel
De ses milles soleils.

Ô matin ne m'attends pas,
Mes yeux se ferment devant toi,
Posant un voile,
Sur une traînée d'étoiles,

Sur une traînée d'étoiles.

Fleur endormie,
Éclora dans nuit,
Sous un ciel,
Écarlate.

Fleur endormie,
Éclora dans nuit,
Sous un ciel,
Écarlate,
Sous un ciel,
Écarlate.

Hymne à Larrun

Couplet 1

La cloche a enfin sonné
L'heure venue de se retrouver
Clic, clac, vroum, vroum
Tous en voiture pour Larrun
La route a été longue
Mais on s'rait venu d'l'autre bout du monde
Nique leur mère les soucis éthiques
On va les noyer dans l'alambic
Oui adieu la politique
Et son climat frigorifique

Refrain

Ca fait longtemps
Qu'on s'était pas retrouvé là
Longtemps, bien trop longtemps
Qu'on n'avait pas bouffé comme ça
De la bonne barbak et du bon vin
Que l'on déguste main dans la main
Retrouver Claude, retrouver Fab'
Tous assis autour d'une table
C'est une amitié durable
On sait très bien qu'y'aura du rab

Couplet 2

Et voilà le père de famille
Déjà devant la viande qui grille
Une clopinette au bec
Et l'bérêt basque sur la tête
Le bon Claude faut pas l'chercher
Même tranquille il peut cogner
Mais nous, on est ses chouchous
Il rend Dionysos jaloux
Cette fois-ci comme à chaque fois
Il nous a ouvert ses bras

Couplet 3

Et notre petit Fabienne
Quoiqu'il arrive elle se démène
Elle est forte, elle s'débine pas
Pour la fête, elle est toujours là
C'est la meilleure de toute les hôtes
Au guide Michelin, elle a la côte
Côté cœur, notre Fabienne
Des bonnes mœurs, elle est la gardienne
Plus tendre qu'une mésange
Elle aussi, fait rougir les anges

Couplet 4

Et en pas plus long que ce petit chant,
Est venu le moment de lever le camp
Vous allez bien nous manquer
Mais on reviendra c'est juré
Et dans ce beau paysage
Qu'on n'préfèr'rait jamais quitter
On repoint'ra nos petits visages
Pour à nouveau festoyer

Outro

Cette chanson est un hommage
Aux bons vivants de cette maison
Sur l'autel du partage
En tout amour, nous vous remercions